

chœur, et alors Lovel et Edie reconnurent sur-le-champ Dousterswivel à son accent germanique.

« Mon bon Monsieur, disait-il, nous ne saurions avoir un temps plus favorable pour notre grande entreprise. Vous allez bientôt être convaincu que toutes les accusations portées contre moi par M. Oldenbuck ne sont que fadaïses. Il voudrait pourtant faire fortune avec ses misérables cent livres; il n'en retirera pas un sou... Quant à vous, magnifique et respectable patron, vous allez connaître tous les secrets de mon art, et le trésor des moines sera pour vous.

— C'est assurément sir Arthur, dit Edie à l'oreille de son compagnon, qui est avec l'Allemand...; ce charlatan l'a ensorcelé. Nous saurons bientôt ce qu'ils viennent faire ici. »

La réponse du baron n'arriva point jusqu'à l'oreille de Lovel; il ne put saisir que les derniers mots : « une bien grosse dépense. »

L'adepte s'évertua alors à prouver que le bénéfice serait sûrement en rapport direct avec les sommes engagées; il raconta des histoires toutes plus merveilleuses les unes que les autres, cita des exemples, invoqua le témoignage des maîtres dans la science des découvertes. Son langage était fort obscur; pourtant, comme il y mettait beaucoup de feu, sir Arthur ne put se défendre d'un sentiment d'admiration et en même temps d'inquiétude en présence des promesses merveilleuses qui lui étaient faites.

« Je vous devrai plus que la vie, mon cher Dousterswivel, je vous devrai l'honneur; car je veux vous avouer que voilà bien, certes, le dernier sacrifice que je puisse faire... Mais tout ceci ne sent-il pas la magie? Je ne veux avoir aucune relation avec l'esprit malin.

— N'ayez aucune inquiétude; il n'y a pas la moindre